

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX RÉDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 16 août 1909) and Temperature (Fahrenheit/Centigrade). Rows include Du matin, Midi, P. M., and N. P. M.

L'EDITION DE L'ABELLE DU 1er Septembre

Nous publions, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance: édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'Abelle, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans la quarante-troisième année de son existence. Et à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puisse dans ses pages, articles qui lui paraîtront devoir le plus vivement intéresser les générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires: ainsi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous adresser leurs commandes.

La Question du jour

La question du jour, quelle est-elle? Il n'est pas difficile de le dire: c'est cette question qui dans le moment absorbe, passionne tous les esprits.

En Angleterre, au cours d'une discussion qui se poursuivait à la Chambre des Communes au sujet des crédits supplémentaires, M. Haldane, ministre de la guerre, a dit que les recherches relatives à l'aéronautique n'ont pas fait de grands progrès dans ce pays, qu'ailleurs non plus en ce qui concerne la défense nationale.

Sans doute, les appareils de l'étranger se sont développés au point de vue mécanique, mais cela ne suffit pas au point de vue militaire. Jusqu'ici les dirigeables rigides semblent seuls utilis-

bles au point de vue naval, tandis que les dirigeables non rigides paraissent mieux appropriés aux services de l'armée, mais ces derniers devront pour s'élever beaucoup plus haut pour les services de reconnaissance.

De grands progrès ont été faits au point de vue de leur dirigeabilité. La traversée de la Manche par Bériot, les expériences des frères Wright en Amérique montrent que l'aéroplane pourrait devenir un instrument capable de rendre de grands services; mais il n'en est pas encore là, et si l'armée anglaise était dotée de deux cents aéroplanes des types connus aujourd'hui, elle n'en serait guère plus avancée.

L'armée est chargée d'étudier les aéroplanes et les dirigeables non rigides, et la marine anglaise s'occupe des dirigeables rigides; mais ces études exigent de vastes connaissances: aussi a-t-on créé un Comité consultatif d'hommes de sciences.

En attendant, l'amirauté anglaise fait construire à Barrow un dirigeable rigide aussi grand que le Zeppelin, qui transporterait une vingtaine de personnes et qui sera prêt probablement au printemps.

Son enveloppe est fabriquée en aluminium dans une maison française. Le ministère de la guerre prépare à Alderhot un hangar pour recevoir un dirigeable militaire des dimensions les plus considérables. On va expé-

diéder de l'étranger un ballon énorme; le gouvernement en a déjà la nacelle et il en fait construire le moteur. Deux ballons dirigeables vont venir en Angle-

terre d'Amérique. Si ces essais sont satisfaisants, l'un de ces ballons donné à l'Angleterre, l'autre sera acheté par le ministère de la guerre. Ainsi, l'Angleterre aura sous peu trois dirigeables. Elle aura également sous peu des aéroplanes dont elle se servira pour faire de nouvelles expériences.

Il est de toute importance que l'Angleterre marche de l'avant en matière aéronautique. L'amirauté a pour cela cette année un crédit de 35.000 livres sterling; on augmentera ce crédit si elle le demande. Le ministère de la guerre est en train de dépenser plus de 36.000 livres sterling; nous dépenserons en tout, cette année, près de 70.000 livres sterling pour la navigation aérienne appropriée à la défense nationale, alors que l'année dernière la France n'a dépensé que 47.000 livres sterling; mais l'Allemagne a dépensé 133.000 livres sterling, sans compter la souscription pour le Zeppelin. Quand aux Etats-Unis, le chiffre est inconnu.

Le gouvernement anglais, aidé des efforts des organisations particulières, conquerra en aéronautique militaire, parmi les nations du monde, la place que l'Angleterre occupe parmi elles pour les sous-marins.

M. Haldane, comme on le voit, a une très haute opinion de son pays; rien n'est plus naturel. Il voudrait que l'Angleterre possédât toutes les supériorités; mais Bériot pourrait lui dire dans sa propre langue, there are others.

P. QUANTE HISTOIRE.

Il y a quelques jours mourut à Londres, à l'âge de soixante ou soixante et une ans, le chef de la famille Sandwith, dont il nous rappelle un mets universellement connu.

L'histoire de la création de ces petits rectangles de pain qui emprisonnent une tranche de jambon est piquante.

Charles Sandwith, un des ancêtres de celui qui vint de mourir, était premier lord de l'amirauté vers 1765. Il était passionné

pour les jeux de cartes et n'admettait pas que, une fois une partie engagée, on put l'interrompre, même pour prendre ses repas. Or, un jour, il eut l'ingénieuse idée, pour ne pas être obligé d'abandonner la partie, de faire placer des tranches de jambon entre deux tartines beurrées, qui lui tiendraient lieu de repas pendant la partie. Son nom est resté attaché à cette combinaison simple et pratique, qui a fait le tour du monde.

Lord Sandwith avait aussi inventé le "spencer", sorte de plume qui eut son heure de vogue.

LES Espagnols à Paris SOUS Le second Empire

Chronique parisienne.

Très peu nombreux en ce moment les Espagnols à Paris. Beaucoup, aux premières nouvelles des événements du Maroc et de la Catalogne, ou pris le train—ou l'auto—pour leur pays. En quoi du reste ils ont eu cent fois raison, car rien n'est plus cruel pour un patriote que d'appréhender les infortunes de sa patrie à l'étranger.

Mais une autre raison encore plus péremptoire pour laquelle on trouve peu d'Espagnols à Paris, c'est que cette colonie est aujourd'hui assez restreinte. Si nous entendons souvent résonner autour de nous la belle langue sonore de Cervantes, c'est surtout dans la bouche de Mexicains, d'Argentins, de Chiliens, de Péruviens, qui, chaque année plus nombreux, viennent dépenser à Paris les piastres gagnées dans les "haciendas" et les "estancias".

Cette rarefaction de la colonie espagnole paraît surtout plus sensible par la comparaison avec ce qu'elle fut sous le second empire. A l'endemain du mariage de l'impératrice se place vraiment, au point de vue moudain, une "réalisation", comme dit M. Bouland, du fameux mot de Louis XIV: "Il n'y a plus de Pyrénées".

Ceux qui franchirent les premières chaînes des montagnes ont retenti jadis le cor de Roland farent, furent bien entendus les parents, alliés et amis de la nouvelle souveraine. Au premier rang son beau frère et sa belle-sœur, le duc et la duchesse d'Albe, le duc, personnage aux traits placides et même un peu froids, mais gentilhomme plein de bonne grâce. A la première de "Patrie", l'invitation d'un ami commun le plaça dans la même loge que le prince d'Orange. L'amitié s'empara tout le temps de la pièce, non seulement à lire sur le visage de ses deux invités l'impression que leur faisait l'évocation au théâtre des deux personnages historiques leurs grands ancêtres dont ils portaient le nom, mais à observer leur attitude vis à vis l'un de l'autre. Le rideau baissé, il recueillit ostentatoirement sur les lèvres du prince d'Orange.

—Le duc d'Albe a été si gentil pour moi qu'il avait peur de me demander pardon pour son terrible acte de n'avoir pas été aimable pour le mien.

Quant à la duchesse d'Albe, tout le Paris d'alors s'accrocha à la douleur que causa à l'impératrice la mort d'une sœur tendrement aimée.

Les ducs de Sesto, de Friar, de Fernan Nantz et cent autres pat-

riens espagnols ont été des Parisiens d'adoption. Le duc de Rivas venait souvent à Paris voir son beau-père, M. Alfonso de Aldama, qui possédait deux hôtels contigus rue de la Pépinière, aujourd'hui rue La Boétie, dont l'un fut acheté depuis par M. Anselme Deperron, mort récemment. Une autre fille de M. Alfonso de Aldama fut la première femme du marquis de Castelbauc, le brillant écuyer de Napoléon III.

Son fils cadet, Lorenzo Alfonso de Aldama, a été l'un des jeunes gens les plus en vue de Paris, et de très bonne heure. Il n'avait pas vingt ans le jour où, ayant lu dans un journal une phrase, il alla trouver deux amis pour leur demander d'être ses témoins contre l'auteur de l'article.

—Tu n'y penses pas, riposta vivement l'un d'eux. Qui est-ce qui voudra se battre avec un mineur qui se pose en champion d'une Reine dont il n'est ni le parent ni l'allié?

—Va tout de même, répondit Alfonso. J'ai pris mes renseignements sur l'auteur de l'article. Il lui suffira de savoir que je tire proprement l'épée et —je le lui ai fait savoir — pour qu'il n'envoie pas promener mes témoins.

Alfonso avait bien "psychologué" avec sagacité son adversaire. Il s'appelait Henri Rochefort. Du reste après la rencontre, où le futur écrivain de la "Lanterne" fut blessé, il lui garda un vif sentiment de gratitude pour ne l'avoir pas traité en marmouset.

Alfonso n'était pas un second prénom comme on pourrait le croire. En revanche "Diego", qui est, en Espagne, le nom de baptême significatif Jacques, fut la désignation unique à laquelle répondit dans le Paris joyeux d'alors M. de H-nestrosa, frère du marquis de Villadarias, parent, lui aussi, de l'impératrice Eugénie. Diego se fréquentait pas les Tuileries, ou combien peu! Original, venu à Paris avec un billet d'aiter et le titre pour voir l'exposition de 1855, se sortit de notre captivité capitale pendant trente ans que pour aller à Boogiva, où il s'arrêta de préférence au bal des Ocotiers.

Diego devait avoir trente ans en 1855. Mais si ses cheveux blanchirent dans les nuits du Café Anglaise et de la Maison Dorée, d'une part son cœur resta éternellement jeune; d'autre part, sa manière de s'exprimer en français resta encore plus invariablement impeccable. Extrêmement amusant pour ses compatriotes, avec ses façons dépourvues de pro-sa-s-rir, il n'était pas moins divertissant pour les cocodés dans les manifestations de sa pensée, car son langage était à peu près aussi inintelligible aux non-initiés, mais aussi savoureux, que les vers de Mallarmé.

Ce charabia, que ses camarades appelaient "le diego", fallit un jour être terriblement moqué, réjouissant pour lui—on pour les autres. H-nestrosa avait voulu rester à Paris pendant le siège pour voir de près ce qu'il appelait dans sa langue à lui, changeant les b en r, la "vataille". Or, un jour qu'il revenait des avant-postes, où sa tranquille insouciance avait déjà fallit lui coûter cher du côté prussien, il tombe sur des gardes nationaux de Belleville, qui, à la vue de cet homme sûr, en jaquette, lui demandent impérieusement ce qu'il venait de faire.

—"Boir" la vataille, répond Diego; avec le calme d'une conscience immaculée de dillettante. Immédiatement, la majorité des

gardes nationaux lui trouve l'accent allemand. Les plus entendues le traitent d'espion. Le commandant propose de le passer, non pas à tabac, mais à la tabatière — le fusil d'alors — quand une âme compatissante s'avise de lui demander de quel pays il est.

—Zi sousi Espagnol, répondit Diego.

—Qui connaît tu comme Espagnol à Paris?

—A' l'ouso.

—Ce n'est pas un nom, glapit le commandant.

—D'ailleurs, ajoute le capitaine, homme renseigné, ce sont les Espagnols qui nous ont amené cette chienne de guerre... Quels Français connais-tu?

Heureusement les bals Mabile, Valentino, Elysée, Montmartre et Canotiers de Bougival n'avaient pas oblitéré tout à fait chez Diego le sens des gaffes à éviter. Le cousin de l'impératrice comprit que chez ces enfants de Belleville il serait imprudent de se targuer de ses belles connaissances. Aussi, tout de suite, il répondit d'une voix assurée:

—Zi connais Castélingue.

Un des gardes nationaux, gros menaçant autour de lui, reconnut dans "Castélingue" le nom de Castelain et s'en alla empêcher un camarade au comptoir d'un marchand de vins voisins. Celui-ci, à la première vue du prisonnier s'écria:

—Mais c'est Diego... Si je le reconnais... J'ai été trois ans garçon des cabinets chez M. Castelain, au Helder.

Et, sans fierté, il tendit à Diego une main, où ce dernier mit rapidement de quoi retourner s'achever chez le marchand de vins. Libérât-il justement reconnaissance. Le Helder lui avait sauvé la vie.

Nous moins simples d'ailleurs, pas plus poseurs que le duc d'Albe et que Diego, marquis de Villadarias, presque tous les grands seigneurs de la vieille Ibérie. Non seulement ceux d'alors, mais ceux qui sont restés ou encore ceux qui viennent en septembre ou en octobre aimer la première saison de Biarritz, comme le duc de Tamames, neveu de Pimpératrice, et le marquis de Castrillo, l'aventureux caillote, qui, à Paris, s'habilla si souvent en ouvrier pour observer les mœurs populaires et se mêla aux rixes faubourgiennes, mais plus initié que Diego aux mystères de notre langue, n'a jamais risqué d'être écharpé comme espion par nos apaches pour être allé voir leur "vataille".

Consommation du papier.

La consommation du papier va croissant chaque année. Une statistique récente établit qu'en Amérique on produit annuellement 1 million 361,000 tonnes. Pouvient l'Allemagne avec 550,000 tonnes, l'Angleterre avec 520,000, la France avec 380,000, la Russie 130, et le Japon 107,000. La pâte à papier sert d'ailleurs à de multiples usages en dehors de l'imprimerie.

Ainsi, à Belin, le service municipal en a fait des sacs pour paver les rues; en Autriche, on connaît de fustes dents en papier; les japonais en font des vitres, des cloisons, des mouchoirs, des parapluies, des bûches imprimables, des vêtements et jusqu'à de la ficelle.

Aux Etats-Unis, on façonne couramment de la ton eux, de caoutchouc, de cuvettes, des roues de wagon et... des botines imperméables en papier garanti.

A Londres, on vend des allumettes en papier, ainsi que des couvertures de voyage, le chepeau en papier est d'un usage courant et un industriel du Doubs confectionne des bas féminins en fil de

Bléssé en voulant arrêter un voleur.

Vincent Guichard, un jeune homme de 17 ans, se trouvait dimanche matin à l'angle des rues Orléans et Liberté, lorsqu'il entendit des cris de "Au voleur" et aperçut un nègre qui s'enfuyait à toutes jambes. Guichard, n'écouterant que son courage, s'élança pour barrer le passage au fugitif et allait le rejoindre, lorsque le noir armé d'un coup de feu tira un violent coup dans le côté gauche de l'abdomen. Guichard relevé par des passants, fut transporté d'urgence à l'hôpital où il est actuellement en traitement. Sa blessure, quoique dangereuse, ne met pas sa vie en danger.

Quant au nègre qui est, croit-on, nommé Joseph Simons, il réussit à s'échapper à ses poursuivants et est à l'heure présente activement recherché par la police.

Les Ancêtres de Bériot.

A l'heure où les héros de l'air nous donnent des ailes, la pensée se tourne curieusement vers tous ceux qui, depuis l'origine, eurent la fantaisie de l'envol. Il en est d'oubliés.

Au quatorzième siècle, un Italien, Jean-Baptiste Dante, trouva, par son invention, un moyen mécanique de se lever dans les airs. "Il est vrai", dit Paulhan, dans son "Dictionnaire de physique", que le charpente d'une de ses ailes s'est brisée, il tomba sur l'église Notre-Dame de Pérouse. Mais il ne fut que pour avoir la cuisse brisée. C'est accident lui valut la chaire de mathématiques de Venise, où il mourut à quarante ans.

Sous Louis XIV, un nommé Allard "danseur de corde", se vanta de pouvoir voler. La Cour étant à Saint-Germain, il prit ses ailes et s'éleva de la terrasse vers la forêt. Mais il tomba et se blessa grièvement.

Il y eut aussi la tentative du marquis de Bacqueville, dont l'hôtel était situé au coin de la rue des Saints-Pères et du quai des Théâtres. Il annonça qu'il traverserait la Seine et irait s'abattre au milieu des Tuileries.

"Au jour dit", conte un contemporain, une foule immense s'assembla sur les quais et sur les terrasses de son hôtel, mais d'ailes innombrables, "avez semblables à celles qu'on attribue aux anges", il s'abandonna à l'air et vint jusqu'au milieu de la rivière... mais il ne put se guider et tomba sur un bateau de blanchisseuse où il se brisa la jambe.

Le pont du bayou St Jean.

L'avocat de la ville, M. Garland Dupré, a reçu hier matin de M. Emile Guichard, représentant de la Penn Bridge Company, les plans de ce pont qui sera construit sur le bayou St Jean, à l'extrémité de l'avenue Esplanade, pour remplacer celui qui s'est effondré il y a quelques mois. Il a été convenu que la Penn Bridge Company recevrait une somme de 8-000 pour la construction de ce pont. Cette somme sera avancée par la New Orleans Railway Co., la ville s'engageant à lui rembourser la moitié de frais.

Le contrat original portait sur une somme de \$45,000, plus \$5,000, 93 de frais supplémentaires. Les plans soumis à l'avocat de la ville ont été signés et approuvés aujourd'hui après que les travaux de reconstruction commencent immédiatement.

Le réveil d'un somnambule.

Herbert Landry, un jeune homme de 32 ans, domicilié rue Magazine 1042, est tombé la nuit dernière, d'une galerie du deuxième étage, pendant un accès de somnambulisme.

Réveillé par la violence de sa chute, Landry a crié au secours, et des voisins se sont empressés d'appeler l'ambulance. A son arrivée à l'hôpital les médecins ont constaté qu'il était brisé le pied droit et qu'il souffrait de quelques légères blessures à la tête.

Admis dans les Ordres.

Le frère Birmingham a prononcé dimanche ses vœux définitifs, en présence du Très Rév. Emile Martenot et de plusieurs religieux, en l'Eglise des Jéuites, rue Barthelemy, après avoir reçu la communion. Il a été admis dans l'ordre des Jéuites et ordonné prêtre.

Le Frère Birmingham est originaire d'Irlande. Depuis son arrivée aux Etats-Unis, en 1901, il était attaché au Collège de Spring Hill.

A la recherche d'un escroc

L'inspecteur de police O'Connor a reçu hier une lettre du chef de police Bodker de Birmingham, Ala., le priant de rechercher un nommé J. W. Garute qui s'est enlevé ces jours derniers de cette ville après avoir commis des détournements considérables et qui se cache, croit-on, dans une ville du Sud. Les autorités de Birmingham ont offert une récompense de 200 dollars à la personne qui arrêterait le coupable.

Son signalement est le suivant: Age 45 ans, taille, 5 pieds 7 pouces; teint foncé, yeux noirs, cheveux gris, moustache grisonnante. Garute était agent d'affaires à Birmingham et a réussi à tromper plusieurs de ses clients en employant une méthode à peu près identique à celle de l'ex-notaire Orbert J. Maloney, de la Nouvelle-Orléans. Il empruntait de l'argent sur de faux billets hypothécaires ou sur des propriétés fictives, et a réussi par ce moyen à se procurer une somme considérable avant que sa supercherie ne soit découverte.

Abonnement payables

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: 13.00 par an, 5 mois \$8.00, 6 mois \$9.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION HEBDOMADAIRE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis port compris: \$1.00 par semaine, 5 semaines \$5.00, 6 semaines \$6.00.

Feuilleton

—DB—

L'ABELLE DE LA N. O.

Commencé le 18 juillet 1909

LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIEME PARTIE

LA FILATURE

VIII

A L'HOTEL BADIN

(Suite.)

—Où! Mais cependant, une lettre expédiée d'ici à Paris?

—Rien! vous dis-je! N'oubliez pas les télégrammes!

—Et vous?

—Je vais être également isolé de Paris pendant un certain temps. Mais nous aurons assez d'occupations pour nous distraire, n'en doutez pas! Et puis, hélas! les journaux! Maintenant, dormez! reposez-vous! Si j'ai quelque chose à vous communiquer demain, j'en trouverai bien le moyen. Bonsoir! Faites de la surveillance, et venez savoir si je ne bavarde pas avec le fils de marquis... Quelle étrange sollicitude! et quelle plus étrange manie-

—A ce Dupuis en cherchant, lui comme sur l'Emu, à pénétrer chez autrui.

Après avoir pris son bain, Major sortit également sans avoir déjeuné. Antoine, assis dans la chambre de clients de l'hôtel, put s'élever à l'aise, malgré la chaleur de la soirée, à l'heure de la nuit, agitée comme une mer où souffle constamment le tempête.

Il était content: il voyait dans l'avenir son père et sa mère exemptés d'inquiétude, grâce à leur fortune reconquise, et aux papiers diplomatiques retrouvés; il songeait à sa sœur Héloïse, devenue Mme de Labouchère, et à Raymond Passadieu portant le nom de Gervail. Pourquoi tout cela ne se réalisait-il pas? En somme, la réussite de ses rêves reposait sur l'intelligence de Major, et précisément, le grand po-

lulier, avec sa méthode faite d'observation et d'intuition, venait, pour ainsi dire, de résoudre le problème: le voleur mystérieux avait un visage, une personnalité — on le suivait à la trace; à défaut du nom, on possédait la piste: le scoundrel n'était donc qu'une question de jours!

Antoine attendit quelque temps, après son déjeuner, dans la salle du café, puis, comme aucune nouvelle ne lui parvenait, il se résolut à profiter de l'autorisation que Major lui avait donnée: il alla se promener dans le colossal New York.

Il visita d'abord la Cinquième Avenue, qu'il admira cette fois égaré, qui se pressait à partir de Washington Square. La rue, le bruit infernal des omnibus de fer et des tramways; rien qui désolât aux yeux de promener la New York du travail acharné, de la lutte et de la misère.

Des équipages, des cavaliers, des arbres, des maisons élégantes: Antoine se demandait s'il n'était pas au Cour-la-Reine, ou bien avenue Montaigne.

Il pourrait sa route: il vit les clubs, les hôtels, les magasins, et c'était un paysage de boulevard, comme si la baguette des fées avait transporté là le tronçon merveilleux qui, à Paris, va de la Madeleine au faubourg Montmartre.

Mais se promenant en attendant, il fut surpris de voir

lente: à partir d'un certain moment, la brillante avenue se terminait "in placem", devenait brusquement presque équivoque, sortait de sa trajectoire, se perdait dans les ténueuses ruelles de certaines coins, des fortifications parisiennes, se valait pas qu'il perdît son temps à l'analyser, et faisait signe à un sacre, il se perdit dans le cœur du New York des affaires.

Il fut conduit, au hasard de l'inspiration, dans la partie de la ville, non loin du pont de Brooklyn, et qu'on appelle le B. wery. Il vit les rues étroites, obscures, où l'on ne respire qu'un air nauséabond; il vit grouiller une plebe cosmopolite, où toutes les nations de la terre confondaient leurs idiomes, et où les Chinois dominaient, avec leurs faces osseuses et leurs yeux brûlés. Il ne put résister à la tentation de voir de près un peuple mystérieux, qui à toujours inquiété les philosophes, les hommes politiques et les guerriers de l'Occident: il s'embê, en effet, que sous leur masque grimacé, où le sourire gardé un caractère indéfinissable d'andouze, les hommes de l'Extrême-Orient cachent le secret de l'avenir.

Antoine prit donc Dover Street, l'une des trois principales rues de ce qu'on appelle à New York la "ville chinoise". Il regarda, amuse, les étalages plutôt malpropres: la vie silencieuse et

fourmillante de ces petits hommes jaunes, sobres, actifs, impénétrables. A la fois dégouté et ravi, Antoine passait entre les boutiques aux enseignes baroques, voyantes et fort jolies, mais qui surmontaient des amas de omelettes assemblées sans gêne, sans propreté. Il allait se décider à entrer dans une fumerie d'opium, histoire de se documenter sur le vice et bien d'écrire par de Quinoz, quand il s'aperçut que deux Chinois, vêtus identiquement d'une façon de blouse noire, d'un ample pantalon, et dont les nattes se balançaient sous des franges cabossées, défilèrent par toutes les places du ciel, le saluèrent avec insistance, depuis un certain temps.

D'abord, le jeune homme n'y prit pas garde. Ensuite le mot de Major lui revint à la mémoire: "Il faut se méfier de tout le monde!" Il l'a ses poches; il avait oublié son revolver. Il n'avait pas de cause à la main, selon la mode américaine. En cas d'agression, Antoine ne pouvait donc compter que sur la vigueur de ses poings.

Il se dit rapidement: —Si je dois être attaqué il se faut pas que ce soit par derrière! Et sans hâter le pas, sans paraître interrompre sa promenade, il fit demi-tour et se trouva nez à nez avec les deux jaunes, qui semblaient épier tous ses mouvements.

—Vous m'avez vu? —Non, monsieur! dit un garçon. —Est-ce tout à minute juste! —Mais alors, il fallait qu'il me fasse demander?

—Il a bien frappé à votre porte, monsieur, mais vous dormiez si bien que vous ne l'avez pas entendu....

—Parbleu! songea Major, j'étais chez Antoine! J'avais raison de me méfier: le cher homme me surveille, et veut savoir si je ne bavarde pas avec le fils de marquis.... Quelle étrange sollicitude! et quelle plus étrange manie-

—A ce Dupuis en cherchant, lui comme sur l'Emu, à pénétrer chez autrui.

Après avoir pris son bain, Major sortit également sans avoir déjeuné. Antoine, assis dans la chambre de clients de l'hôtel, put s'élever à l'aise, malgré la chaleur de la soirée, à l'heure de la nuit, agitée comme une mer où souffle constamment le tempête.

Il était content: il voyait dans l'avenir son père et sa mère exemptés d'inquiétude, grâce à leur fortune reconquise, et aux papiers diplomatiques retrouvés; il songeait à sa sœur Héloïse, devenue Mme de Labouchère, et à Raymond Passadieu portant le nom de Gervail. Pourquoi tout cela ne se réalisait-il pas? En somme, la réussite de ses rêves reposait sur l'intelligence de Major, et précisément, le grand po-

lulier, avec sa méthode faite d'observation et d'intuition, venait, pour ainsi dire, de résoudre le problème: le voleur mystérieux avait un visage, une personnalité — on le suivait à la trace; à défaut du nom, on possédait la piste: le scoundrel n'était donc